Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 4 (1916)

Bibliographie: Revue des revues

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE DES REVUES

LA FOI DE L'ENFANT

George-E. Coe, Union theological Seminary, New-York City. *The Origine and Nature of Children's Faith in God.* The American Journal of Theology, April 1914, p. 169-190.

Comment les enfants acquièrent-ils leurs idées sur Dieu ? Par l'enseignement, dira-t-on, par la combinaison de ce qui leur est enseigné avec leurs connaissances préalables, par l'imitation aussi. Sans doute mais cela n'est point suffisant toutefois pour expliquer une foi vivante et agissante, qui doit avoir à sa base une expérience personnelle. Cette expérience peut-elle exister chez le petit enfant et sous quelle forme ?

La vie de l'enfant étant avant tout instinctive, nous ne trouverons chez lui de religion réelle que si l'homme naît avec une *nature* religieuse. Bon nombre des psychologues actuels affirment qu'il n'en est rien, et que la religion est simplement la résultante de dispositions acquises au cours de nos expériences individuelles.

La question fondamentale réside ici dans la distinction entre la *structure* mentale et les *fonctions* de l'esprit. On ne peut les dissocier absolument ; et l'auteur reproche à la psychologie « fonctionnelle » de chercher à étudier les phénomènes mentaux en se plaçant au point de vue des faits seuls, sans tenir compte de la nature humaine dans sa composition élémentaire. Evidemment il serait aussi inexact d'expliquer la religion par une « faculté religieuse » que l'Etat policé par une « faculté politique ». Cependant, quand Aristote déclare que « l'homme est un animal politique », il veut parler d'une loi en vertu de laquelle la race humaine évolue autrement que les autres espèces animales dans une situation identique. Cette loi est confirmée par l'évolution morale de l'humanité : la race tend à se discipliner soi-même, et cette tendance ne se retrouve dans aucune autre espèce animale. Il s'agit donc bien ici de *structure* mentale, de « nature humaine ».

Cette nature humaine comprend-elle un instinct proprement religieux ? L'état actuel de la science psychologique permet d'affirmer que non. Mais nous y rencontrons d'autres instincts, dont les manifestations combinées peuvent être considérées comme la base du sentiment religieux : la crainte, la curiosité, et par-dessus tout les instincts

sociaux. Il est patent que la religion est le fait des groupements : tribus, nations, Eglises. La religion est si inhérente aux instincts sociaux que la question qui nous occupe se confond presque avec celle des capacités sociales de l'enfant.

Quels sont les instincts sociaux en fonctions dès l'enfance ? L'enfant est sociable ; il est sensible à l'approbation et à la désapprobation ; il est jaloux, il est dominateur ; mais nous trouvons chez lui un instinct plus significatif et plus important que tous ceux-ci : c'est l'instinct maternel. (1)

Pas plus qu'aucun autre, cet instinct n'est limité à sa satisfaction physiologique. Les enfants l'appliquent non seulement à tout ce qui est plus faible qu'eux, mais, par extension, à leurs parents même et à tous ceux qui les entourent. C'est ici l'origine de l'amour filial, fraternel, social. A l'inverse des instincts des animaux (la faim par exemple) qui sont calmés par la satiété physiologique, les instincts chez l'homme grandissent en un désir qui n'a pas de limites. C'est ainsi que la faim grandit jusqu'au besoin de possession. C'est ainsi que « la tendresse sociale, qui naît de l'instinct maternel, rayonne à travers toutes les relations humaines, pour tendre enfin à une relation sociale semblable avec la divinité ». Cette tendance spontanée à dépasser la simple satisfaction de l'instinct pour la transformer en valeur sociale, est l'origine de la religion ; et cet élément de la nature humaine est en œuvre chez les enfants dès le début. Le cœur de l'enfant se tourne vers le monde idéal aussi naturellement que vers la satisfaction de ses seuls instincts. De même qu'il revêt instinctivement une attitude maternelle envers ce qui est faible et impuissant, de même, par sympathie bien plus que par analyse, il peut comprendre la notion chrétienne d'un Dieu-Père.

Ceci posé, il reste à savoir si ce qui a été acquis par l'enfant peut être utile à l'adulte ; ou si toutes les expériences faites par lui devront être refaites plus tard et différemment. On affirme souvent, en se basant sur la théorie de la récapitulation par l'individu de l'évolution de la race, qu'il y a une solution de continuité dans le développement de l'enfant ; on nous dit que l'enfant est égoïste essentiellement et qu'un sentiment altruiste authentique ne peut apparaître qu'avec l'adolescence ; qu'un garçon diffère d'un homme fait comme un sauvage d'un être civilisé. On peut répondre à cette théorie que la doctrine de la récapitulation embryologique, base de la récapitulation mentale, n'est pas établie sur des preuves scientifiques suffisantes ; qu'en ce qui concerne le développement cérébral elle n'est pas soutenable ; enfin, que l'adolescence seule est impuissante à transformer un être qui a déjà

(1) Cet instinct — aussi marqué chez le garçon que chez la fillette, malgré l'opinion traditionnelle — apparaît bien longtemps avant que l'évolution physiologique correspondante soit achevée.

pris des habitudes égoïstes, alors qu'un autre enfant, ayant vécu en contact avec des adultes soucieux d'autrui, présente des dispositions altruistes en contradiction absolue avec cette théorie.

La foi de l'enfant pourra subir des transformations, et se modifier avec l'âge ; mais elle continuera à se développer sur les mêmes bases instinctives, sans interruption, jusqu'à sa maturité.

A la base de la conception enfantine de Dieu, nous ne trouverons donc pas seulement des éléments extérieurs — suggestion, imitation — ; il ne faut pas considérer l'esprit de l'enfant comme « un réceptacle vide, indifférent à ce que les adultes y déposent. Au contraire, soit l'enfant, soit l'adulte qui lui parle de Dieu travaillent à résoudre un problème réel pour tous deux, et la foi qu'ils ont en commun, quoique à des degrés divers, exprime des traits fondamentaux de leur nature humaine commune ». R. D.

CE QUE WILLIAM JAMES PENSAIT DE L'IMMORTALITÉ

M. James-H. Leuba, de Bryn Mawr, qui vient lui-même de publier un livre sur la foi en la survivance de la personnalité, indique dans le *Journal of Philosophy, Psychology and Scientific Methods* (du 22 juillet 1915) les idées de W. James sur ce sujet.

L'intérêt qu'il portait aux recherches psychiques a fait passer W. James pour très crédule en matière de spiritisme. A tort ; en 1909, deux ans avant sa mort, il qualifiait lui-même de négative la conclusion à laquelle il était arrivé à propos des esprits.

Bien plus la question de la persistance de la personnalité au delà du tombeau le laissait assez indifférent. La doctrine classique de l'âme, substratum simple et permanent de nos pensées et de nos volitions, lui avait toujours paru inutile ; il n'a jamais pu l'accepter.

Ce n'est pas qu'il vît dans la mort la fin de tout. De bonne heure il admit que, tout en ne conservant pas son identité personnelle, l'homme devient en quelque manière participant d'une conscience surhumaine et immortelle. L'idée d'un océan de conscience dans lequel nous serions en quelque sorte plongés était une des croyances fondamentales de James. Dans sa conférence de 1898 sur l'immortalité, il s'applique à faire voir combien est plausible la théorie qui fait du cerveau un organe non pas producteur mais transmetteur. Nos pensées, nos sentiments, nos volitions viendraient ainsi à nous comme d'un réservoir extra-humain. Chacun de nous serait comme le rayon d'une grande lumière, le seul que son cerveau laissât filtrer.

On devine bien que cette conscience supra-humaine n'est pas l'équivalent de l'Esprit absolu de Hegel. James reste pluraliste, il admet plusieurs « océans de conscience ».

En faveur de son hypothèse, il allègue les faits de la vie religieuse (M. Leuba ne pense pas que ceux que James a réunis soient probants à cet égard) et ceux des «recherches psychiques». Mais cette hypothèse était pour lui toute autre chose encore qu'une solution à l'énigme de l'Au-delà. Il tendait à en faire un des traits caractéristiques de sa philosophie générale.

Il pensait d'ailleurs que les faits «psychiques» ont été jusqu'ici à peine effleurés, il attendait dans ce domaine «les plus grandes conquêtes scientifiques de la génération qui vient», mais ce n'était pas, nous l'avons dit déjà, qu'il s'intéressât beaucoup, quant à lui, à une démonstration de l'immortalité personnelle.

M. Leuba termine en relevant la banalité, la puérilité des messages venus de l'Au-delà par le moyen des médiums spirites. Ils pourraient bien avoir pour effet de nous dégoûter de l'immortalité personnelle, la seule à laquelle nous tenions jusqu'ici, «l'existence d'un océan nourricier éternel ne nous touchant, comme le remarquait James, que dans la mesure où nos personnalités distinctes y sont comprises». P. B.

REVUE BIBLIQUE INTERNATIONALE

Publiée, on le sait, par l'Ecole pratique d'études bibliques établie au couvent dominicain Saint-Etienne de Jérusalem, sous la direction du R. P. Lagrange, la *Revue biblique internationale* s'est placée au premier rang des périodiques consacrés aux études bibliques et aux recherches archéologiques en Terre Sainte.

Le troisième fascicule de la vingt-troisième année venait de paraître (juillet 1914) lorsque la guerre éclata. Dès le commencement d'août les professeurs de l'Ecole biblique quittèrent Jérusalem pour se mettre au service de la France, tandis que le directeur, resté seul, se trouvait dans l'impossibilité de correspondre avec l'Europe. Le service de la *Revue* a subi de ce fait un arrêt prolongé.

Dès lors l'Ecole ayant été officiellement fermée par les autorités ottomanes, le R. P. Lagrange a dû rentrer à Paris, où il a repris son activité littéraire, assurant entre autres la continuation de la *Revue biblique*.

Le dernier fascicule de 1914 a paru avec quelques mois de retard. Puis, coup sur coup, les abonnés de la *Revue* ont reçu, pour 1915, deux numéros doubles de 300 pages chacun, aussi riches de matière, aussi variés et aussi intéressants que leurs devanciers.

Nous allons signaler les articles les plus importants contenus dans ces deux livraisons.

Sous le titre *l'ecclésiologie de saint Augustin* (p. 5-34 et 281-357) Mgr. Pierre Batiffol publie l'un des principaux chapitres du livre qu'il prépare sur *Le catholicisme romain de saint Damase à saint Léon*, et qui,

faisant suite à *L'Eglise naissante* et à *La paix constantinienne,* constituera une étude complète sur les origines du catholicisme.

Le R. P. Lagrange, qui vient de faire paraître un gros ouvrage sur *L'épître aux Romains* (Introduction, traduction et commentaire, un volume in-8 de la collection des *Etudes bibliques*. Paris, Gabalda, 1916), publie deux études sur la question. L'une est intitulée *Langue, style, argumentation dans l'épître aux Romains* (p. 216-235), et l'autre *le commentaire de Luther sur l'épître aux Romains* (p. 456-484) n'est pas encore achevée. A la lumière d'ouvrages récents : le *Commentaire* aux Romains de Luther de 1515 à 1516 retrouvé et édité par M. Johannes Ficker, le *Luther* de Denifle et de Grisar, l'auteur examine si Luther a été le fidèle représentant de la doctrine de l'apôtre et dans quelle mesure le *Commentaire*, dont le texte servait de base au cours professé par lui à Wittemberg, renferme « le fond immuable de toutes les erreurs que Luther devait professer ensuite avec les variations imposées par les besoins de sa polémique ».

A propos du commentaire de M. L. W. Batten, de New-York, sur les livres d'Esdras et de Néhémie, M. J. Touzard passe en revue les diverses publications qui se rattachent à ces deux livres bibliques, ainsi que les très nombreux travaux contemporains qui intéressent l'histoire des *Juifs au temps de la période persane* (p. 59-133).

L'article de M. E. Jacquier sur la *Valeur historique des Actes des Apôtres* (p. 134-182) n'est pas moins intéressant que le précédent ; c'est une revue générale des travaux parus ces dernières années sur le livre des Actes et en particulier des études désormais fameuses de Harnack, puis de celles de W. Ramsay, d'Eugène de Faye, de Wendt, de Ed. Norden, etc. On sait que les critiques récents ont porté spécialement leur attention sur la question de la valeur historique des sources utilisées par l'auteur du livre des Actes ; M. Jacquier aboutit à la conclusion que « Luc a fait vraiment œuvre d'historien et que son récit est en accord avec ce que nous savons par ailleurs des événements » ; un examen détaillé des études critiques consacrées aux divers discours insérés dans le livre des Actes, conduit l'auteur de l'article à la même conclusion.

Sous le titre *l'Apocalypse et l'époque de la Parousie* (p. 393-455), le R. P. Bernard Allo aborde un des points les plus controversés par les derniers historiens des origines chrétiennes : Les disciples des apôtres ont-ils vécu oui ou non dans la conviction que la Parousie aurait lieu avant que leur génération ne fût disparue ? Jésus lui-même a-t-il partagé cette conviction ? — Voici les conclusions auxquelles aboutit le P. Allo : Sur la question débattue les vues de l'Apocalypse ne sont pas en opposition avec celles des autres écrits du Nouveau Testament ; ces vues sont très suffisamment nettes pour permettre d'affirmer que, d'après le Nouveau Testament, la Parousie est rejetée « dans un avenir très éloigné ».

La notice de M. E. Lévesque sur *M. Vigouroux et ses écrits* (p. 183-216) fait revivre de la façon la plus heureuse l'image d'un prêtre dont le nom était célèbre dans le monde catholique et qui, par ses écrits, occupera dans l'histoire de la pensée catholique française au XIXe siècle une place de premier rang, à égale distance entre le traditionalisme romantique et la grande école critique qui va de Mgr Duchesne à Alfred Loisy.

Né le 10 février 1837 à Nant (diocèse de Rodez), mort à Paris le 21 février 1915, Fulcran Vigouroux a eu l'existence la plus unie et la plus harmonieuse qui soit, la plus conforme aussi à ses goûts et à ses aptitudes. Envoyé par ses supérieurs à Paris pour achever ses études cléricales, le jeune séminariste fut l'élève à Saint-Sulpice du savant M. Le Hir, dont Renan a parlé en termes inoubliables dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*. A la mort de son maître, en 1868, Vigouroux est appelé à lui succéder, et il fait du cours spécial d'Ecriture Sainte un enseignement très riche, mais très spécialisé aussi dans le domaine de l'histoire, de la géographie et de l'archéologie. En 1890 il passe à l'Institut catholique de Paris où il professa jusqu'à ce qu'en 1902, Léon XIII ayant songé à établir à Rome une Commission des études bibliques, le nom de Vigouroux lui fut désigné en premier parmi les savants des différents pays choisis pour en faire partie ; lorsque la Commission fut organisée il en devint le secrétaire, avec l'obligation de séjourner à Rome la plus grande partie de l'année.

Maître, dès le temps de ses études au séminaire, de la plupart des langues orientales, puis de plusieurs langues modernes, Vigouroux acquit, grâce à sa méthode rigoureuse et à une admirable mémoire, une érudition de premier ordre qui fit de lui la grande autorité en matière biblique dans les milieux ecclésiastiques de son temps.

Le caractère de son enseignement et de ses écrits était essentiellement apologétique. M. Lévesque dit finement que Vigouroux ne fut ni un « tirailleur avancé », ni un « traînard de l'arrière-garde,... dans les questions d'exégèse il marchait avec le gros de l'armée, lui indiquant les positions solides, avançant, parfois peut-être un peu trop lentement, mais trouvant les positions moyennes plus sûres pour l'ensemble du clergé et des fidèles, au bien desquels il travaillait ». Sa tendance apologétique s'affirme dans la prédilection avec laquelle il a défendu le « concordisme » (c'est-à-dire l'école théologique qui s'efforce d'établir que les données des livres saints s'accordent jusque dans leur détail avec celles de l'histoire et de la science). « Comme nombre d'exégètes de sa génération, M. Vigouroux eut un faible pour ce système qui a occupé une place importante dans l'Apologétique, pendant tout le XIXe siècle, sous des formes sans cesse modifiées. Le fond du système allait bien un peu contre l'idée dominante que la Bible ne s'occupe pas de science. »

L'œuvre de Vigouroux est imposante ; la bibliographie que M. Lé-

vesque a jointe à son article ne comprend pas moins de douze pages grand in octavo. A côté des articles de revue, dans lesquels sont commentés tous les travaux d'exégèse et d'histoire concernant la Bible et les grandes découvertes archéologiques, se placent les œuvres de longue haleine, en particulier : *La Bible et les découvertes modernes ;* le *Manuel biblique* sur l'Ancien Testament, ouvrage destiné aux élèves des séminaires et qui a atteint son 65e mille ; *Les Livres saints et la critique rationaliste* en cinq volumes, qui a eu cinq éditions ; et enfin le *Dictionnaire de la Bible,* publié sous la direction de Vigouroux de 1895 à 1912, en cinq gros volumes.

Vigouroux, dont la santé était délicate, a pu venir à bout de ce labeur considérable parce qu'il avait su régler parfaitement sa vie. M. Lévesque trace des journées du savant Sulpicien un tableau charmant : « Tous les matins on était sûr de le trouver dans cette chambre du Séminaire, où il avait remplacé M. Le Hir, assis à un petit bureau plus que modeste, que par esprit de pauvreté il ne voulut jamais remplacer par un plus large et plus commode, penché sur ses livres ou sur des épreuves à corriger, ou sur une page à composer, au milieu de volumes ouverts çà et là autour de lui jusque sur les chaises voisines, rien ne distrayait son travail... L'après-midi, aussitôt après le repas, tous les jours de la semaine il partait à la Bibliothèque nationale... il tirait de sa poche un petit carnet jauni et fatigué par l'usage, dont les pages étaient remplies de titres d'ouvrages, disposés alphabétiquement en lignes serrées... les livres de toutes langues ne tardaient pas à s'accumuler devant lui : il feuilletait, lisait, prenait des notes avec les références précises... Rentré dans sa chambre, la récitation du bréviaire et les visites des prêtres du dehors, qui savaient le trouver à cette heure, occupaient la soirée. Après le repas du soir, remontant immédiatement chez lui, il lisait les journaux, les revues, au coin de son feu durant les longs mois d'hiver, et sans trop tarder, à heure fixe, eût-il les plus pressantes occupations, il prenait un repos bien mérité après une journée si parfaitement remplie. Tel fut invariablement le programme de chaque jour durant les trente-cinq ans qu'il passa à Paris, jusqu'à l'époque de son appel à Rome. »

Dans des pages sobres et émouvantes (*Après vingt-cinq ans*, p. 248-261), le R. P. Lagrange retrace l'histoire de l'Ecole biblique de Jérusalem, qui devait célébrer, le 15 novembre 1915, le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation.

Ouverte en 1890 dans l'ancien abattoir de la ville, sans locaux à elle, sans bibliothèque, l'Ecole avait débuté modestement. Mais elle répondait à des besoins si pressants que « de gré ou de force, et plutôt de bon gré », les Pères dominicains qui avaient eu l'initiative de l'entreprise durent très rapidement donner à celle-ci des proportions et une extension qu'ils avaient été bien loin de prévoir. « L'idéal de sacrifice

que comporte la vie religieuse permettait d'envisager un long séjour loin des douceurs du foyer et de la patrie ; et son idéal de fraternité devait créer sur le sol sacré foulé par le Christ un véritable atelier de famille où toutes les connaissances seraient mises en commun... Au lieu d'une simple enquête pour la description matérielle de ce qu'on peut observer aujourd'hui, on envisageait un traitement scientifique, en Orient, et avec la connaissance renouvelée de l'Orient ancien, de tout le thème biblique : géographie, archéologie, histoire ». C'est ainsi que, à côté de l'enseignement biblique, l'Ecole pratique fut amenée à s'occuper de recherches archéologiques. « Collaborateurs de nos études des textes, les jeunes gens qui venaient à Saint-Etienne l'étaient naturellement de nos voyages. » Les Révérends Pères parcoururent ainsi la Palestine, visitèrent Pétra et le Sinaï (comme on l'a vu plus haut par l'étude de M. Jéquier sur le récit de voyage de M. Léon Cart) et organisèrent autour de la mer Morte une croisière demeurée fameuse. L'Ecole n'entreprit pas de fouilles pour son propre compte, mais ses professeurs ont assisté à la plupart des recherches poursuivies en Palestine ; avec quelle compétence les livres du P. Vincent sur *Canaan* et sur *Jérusalem* sont là pour le dire.

Peu à peu, grâce à l'appui de l'Ordre de saint Dominique et de plusieurs évêques de France et de Belgique, l'Ecole avait grandi. Elle avait ses bâtiments, sa bibliothèque, sa grande *aula*, qui permettait de recevoir le public de la ville et de l'associer aux travaux de l'Ecole. « Chaque hiver on donnait des conférences. Comme il y avait toujours des découvertes en Egypte, ou en Assyrie, en Crète ou en Grèce, à Babylone ou à Suse, il y avait toujours quelque chose à dire... Comme on se plaignait que les sujets étaient fort arides, nous inclinions parfois vers la littérature, pour peu qu'on s'inspirât de l'Orient, comme dans Chateaubriand, dans Lamartine ou Eug.-Melchior de Vogüé... Peu à peu ces réunions avaient pris une certaine place dans l'opinion à Jérusalem. C'était l'événement de la saison d'hiver. »

C'est de l'Ecole de Jérusalem enfin qu'est partie l'initiative qui a donné naissance à la *Revue biblique internationale* et à la collection des *Etudes bibliques*, si justement appréciée des spécialistes.

La guerre a mis fin brusquement à cette activité multiple et pleine de promesses. « *Pendent opera interrupta*... l'Ecole biblique de Jérusalem n'est déjà plus qu'un souvenir » conclut le P. Lagrange ; mais, ajoute-t-il, elle renaîtra ! Nous nous joignons à ce vœu ; car il n'est pas possible qu'une institution qui a rendu de si grands services ne reprenne pas après la guerre la place qu'elle s'était acquise par des mérites exceptionnels. R. G.